OCTOBRE 1912 TROISIÈME SÉRIE N° 34

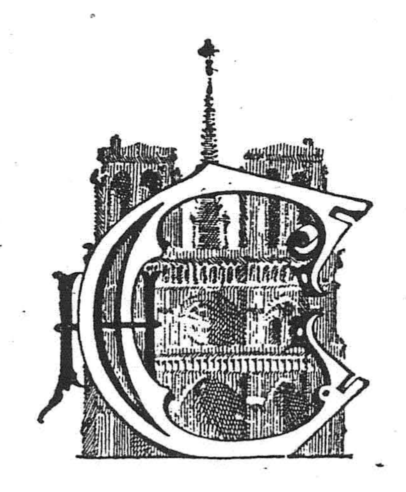
LE VOILE D'ISIS

Revue mensuelle d'Etudes ésotériques, psychiques et divinatoires

Fondée par le Dr PAPUS en 1890

22e ANNÉE

Prix du Numéro....... **0,50** | Abonnement unique. **5 fr. par an**



Rédaction et Administration :

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DES SCIENCES OCCULTES

BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC

11, QUAI SAINT-MICHEL, 11

PARIS

22e Année Octobre 1912 Troisième Série N° 34

LE VOILE D'ISIS

Revue mensuelle d'études ésotériques, psychiques et divinatoires

Le Hasard n'existe pas

ABONNEMENT UNIQUE
5 FRANCS PAR AN

Le Surnaturel n'existe pas

Chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il expose

Sommaire

Cagliostro

Les lecteurs du *Voile d'Isis* connaissent déjà par des publications de valeur l'occultisme distingué qui signe Marc Haven : il a fait paraître tout récemment un livre qui le classe au premier rang parmi les érudits, fouilleurs de documents et critiques de témoignages. Le sujet est bien du domaine du mystère : il s'agit de Cagliostro, l'homme le plus connu, et le plus inconnu tout à la fois, entre les mysté-

Dr Marc Haven. Le Maître Inconnu. Cagliostro. Etude Historique et critique sur la Haute Magie, ouvrage orné de dix-huit gravures et portraits, vues ou fac-simile de documents. Prix : 9 f.

rieux prophètes de la Révolution Française et précurseurs de la Révolution Moderne.

Je dis « connu et inconnu » tout ensemble : parce que des pamphlets, des romans, des documents tronqués tout exprès pour justifier une injustice, ont répandu partout, à la fin du XVIIIe siècle, au milieu du XIXe, et tout récemment encore, le nom solliciteur de la curiosité, mais en l'enveloppant de fantasmagories et de mensonges. Marc Haven, qui dans l'occulte cherche la lumière et qui a le culte des grands esprits, n'a pu supporter ces nuages, et s'est pris à douter devant des assertions contradictoires : je ne sais quelle intuition lui faisait deviner dans cet illustre, presque suprême condamné de l'Inquisition Romaine — le dernier avant la destruction, par les soldats français, des affreux cachots de torture ecclésiastiques — un martyr digne de clore la liste glorieuse des Savonarole, des Giordano Bruno, des Galilée, et les autres dans un plus lointain passé.

Mais l'intuition ne suffit pas à faire la clarté absolue dans une masse de faits, de récits et de textes. Marc Haven, comme tout érudit véritable, est positiviste, non pas seulement divinateur : il s'est dit que autant, pour bien juger son personnage, il avait droit de négliger les romans — et encore je ne jugerais point qu'il ne les a pas tous lus. — Son devoir était de fouiller partout dans les archives et les bibliothèques tout ce qu'il pourrait trouver d'intéressant et de sérieux. Les documents et la bibliographie, à la fin du volume ; les nombreuses notes, au bas des pages, témoignent que ce devoir a été bien rempli. et que l'historien de Cagliostro n'a rien laissé passer ; n'a négligé aucun texte, aucun fait, mais qu'il a tout lu, tout contrôlé ce qui avait trait à son héros.

C'est donc une histoire, cette fois, une histoire authentique qui nous est présentée, de ce « Maître Inconnu », tant de fois raconté à tort et à travers. Et cette histoire, de si scrupuleuse érudition, a tout l'intérêt d'un roman, grâce à la variété et quelquefois l'étrangeté des faits, grâce au relief des personnages, à l'inattendu des épisodes : la netteté, la rapidité s'ajoutent d'un style sans autre prétention que d'être exact, et qui est souvent incisif, très souvent pittoresque.

Pour ma part, je sais gré très-vivement à Marc Haven d'avoir dissipé le nuage qui enveloppait, au soir du XVIIIe siècle « cet aventurier, cet imposteur, cet escroc, ce sorcier, ce charlatan » *prétendu,* de Londres, de Russie, de Strasbourg, de Lyon, de Paris; surtout ce prétendu hérétique condamné par Rome sous le nom de Joseph Balsamo.

***

Pour témoigner immédiatement qu'il veut faire œuvre de science, non pas redire des hypothèses, Marc Haven commence la biographie de son héros lorsque son héros arrive positivement sous la lorgnette. « Cagliostro voyage de bonne heure dans l'Europe occidentale; mais comme aucun témoignage palpable n'est resté de ses travaux, qu'aucune référence nette ne nous est parvenue de ceux qui l'ont connu à cette époque, et qu'en aucun de ces lieux il n'accomplit d'œuvres analogues à celles qui l'ont fait connaître plus tard », notre historien ne s'y arrête pas, et nous présente le comte de Cagliostro tel qu'il apparut à Londres en 1777, à l'âge de 33 ans environ, « parlant d'une voix sympathique sur des sujets très-variés, surtout des choses de l'au delà avec des gestes expressifs, un regard qui fascinait l'auditeur, ou les yeux levés au ciel, et tout son aspect semblable à celui des inspirés qu'enivre l'esprit d'en haut. »

Cette méthode, qui procède du connu à l'inconnu, est certainement la plus logique, quoique moins chronologique. Le jugement qui pour moi s'est dégagé de ce livre absolument scientifique, est cependant conforme aux affirmations de l'Inquisition Romaine, en un point, un seul point, je l'avoue : « Cagliostro » est un nom d'initié. La traduction romaine en est arbitraire : il signifie en réalité, d'après deux racines italiennes, « le vent du sud adouci, tempéré » : et c'est bien du sud que le nouvel initié est envoyé pour éclairer les hommes du Nord : il vient, non pas de l'Inde, pays des rêves vagues; mais de l'Arabie, au ciel limpide et aux clairs enseignements. Cagliostro se disait né à Médine, la ville des révélations et des traditions ésotériques de Mahomet. A part cette affirmation, peut-être symbolique, il refusait toute précision sur son origine, sur le théâtre de ses années d'enfance et de jeunesse. Pour lui, la véritable naissance était

« la seconde naissance », la naissance initiatique : peu importe où est née la machine; c'est le machiniste qui importe; et l'homme terrestre est comme une machine qu'il s'agit de livrer à l'esprit d'en haut.

Pour les scrupuleux de la statistique cependant, je dirai qu'après lecture attentive et réflexion motivée, « Joseph Balsamo » me paraît, comme aux inquisiteurs romains, le nom familial du glorieux inconnu. Cette origine, au point de vue social, n'est nullement déshonorante; puisque « la famille Balsamo était noble, et même avait fourni plusieurs chevaliers de Malte; entre autres, le grand prieur de Messine en 1618. » Au point de vue personnel non plus, dirons-nous avec Mac Haven, « nous ne trouvons dans cette hypothèse rien qui porte atteinte à la noblesse ou à la beauté de la vie de Cagliostro. « Enfant indomptable, à qui nulle discipline ne pouvait convenir; déjà doué de qualités qui attiraient l'attention et heurtaient les gens, il secoua le jong que voulaient lui imposer des moines ignorants et brutaux. Abandonné par les siens, il oubliera leur nom pour pouvoir leur pardonner; trompé par celle qu'il avait choisie, il la sauva, sut cacher sa faute, et l'entoura d'autant plus d'égards qu'elle était reconnue plus faible. » Non! malgré les intentions diffamatoires des assimilateurs, il n'y a dans cette assimilation rien de déshonorant.

Mais la véritable origine de l'homme véritable, redisons-le, c'est « la seconde naissance », celle qui introduit l'esprit dans le Royaume Divin, au-dessus du règne humain, non seulement animal : « *Nisi quis renatus fuerit* », dit Jésus à Nicodème. La règle de discrétion exige que l'initié ne donne aucune précision sur le lieu ni les parents de cette seconde naissance : Cagliostro se bornait à nommer Médine. Ce qui paraît très-clair dans le Mémoire rédigé par lui contre les accusations du Procureur Général de Paris, c'est la conscience qu'il a acquise d'une mission reçue d'en haut, grâce à « l'ange d'initiation » d'abord qui veilla sur lui, dirigea ses actes, éclaira son âme et développa ses forces latentes; « puis, après des luttes victorieuses contre les démons qu'il força de lui livrer leurs secrets pour qu'il pût se garer de leurs voies, il fut admis, comme Moïse, devant l'Eternel; il reçut, avec un nom nouveau, une mission pour l'œuvre de

Dieu seul, sans limite de nationalité, de classe sociale, ni de culte, jusqu'à ce qu'il soit fixé au terme de sa carrière, à l'heure où la rose fleurira sur la croix. »

***

Que sa vie simplement extérieure eût duré plus ou moins d'années lorsqu'il apparut devant les habitants émerveillés des grandes cités d'Occident ; qu'elle se fût écoulée ici ou là, que leur importait? Il venait de l'Orient, d'où vient la lumière ; et c'est la lumière qu'il prétendait apporter, avec la chaleur vitale : la lumière solaire non décomposée par l'arc-en-ciel ; non pas sous telle couleur seulement ; mais la pure clarté dans laquelle toutes les couleurs fusionnent. C'était l'Universalisme de l'avenir dont il était ainsi l'apôtre ; mais avant l'heure : et c'est pourquoi fatalement il trouva devant lui les gardes-barrières, les catégories politiques, soi-disant sociales, qui défendaient leurs intérêts, et sans doute aussi leurs préjugés, en faisant de leur mieux obstacle à l'avenir.

Au peuple le nouvel apôtre se présentait en lui faisant du bien, de sa Science médicale et de sa bourse. Aux classes supérieures il tâchait de suggérer des idées supérieures ; supérieures particulièrement aux visées de la franc-maçonnerie ; et j'insiste sur ce point, car il me semble impossible de confondre l'une et l'autre œuvre, quand on aura lu attentivement le chapitre de Marc Haven intitulé « Lyon, le Charlatan » ; et difficile de douter que l'esprit de Cagliostro fût non seulement déiste, mais chrétien, invoquant la « grâce de Dieu » pour gravir réellement, non pas cérémoniellement, les degrés ascendants jusqu'à l'absolue maîtrise (pages 137, 138).

Sans doute, la vie tout entière de Cagliostro fut partout mêlée à cette Société de la Franc-Maçonnerie qui, partout, travaillait toute l'Europe : mais partout, en loge, « il s'éleva avec l'énergie qui le caractérisait contre les erreurs des sectes superstitieuses qui pratiquaient la basse magie ou enseignaient l'athéïsme ». Il protesta de même contre les agents de révolution qui, sous couleur de philanthropie, poursuivaient un but politique secret, sous la direction en

France, notamment, du grand-rabbin Falck-Scheck, qui vivait en Angleterre (page 130). Une vision qu'il eut à Bordeaux le confirma dans la volonté de développer « la Franc-Maçonnerie égyptienne » (page 132).

« Les statistiques officielles publiées dès le commencement du XIXe siècle indiquaient à cette époque un total de 137.675 loges actives dans tout l'univers, comprenant vingt et un millions trois cent mille maçons. Un même sentiment de fraternité unissait au fond tous ces hommes ; mais une direction spirituelle manquait. Tiraillée à gauche par le Grand Orient, à droite par les intrigues des Jésuites ; ne sachant pas en général ce que renfermaient ses archives, ce que signifiaient ses symboles, quelle pierre brute il fallait tailler, la Franc-Maçonnerie agitait ses bras au hasard : la voie à suivre après chaque convent était aussi incertaine qu'auparavant. « Le but de Cagliostro, écrit Marc Haven, (page 137), fut d'infuser l'esprit chrétien, l'esprit de sagesse et de vérité, à cet organisme jeune, actif, capable de réaliser de grandes choses. De là sa résolution de se faire maçon, lui, indépendant, si individuel, avec l'espoir d'arriver à diriger la maçonnerie entière : et c'est à Lyon que son œuvre maçonnique se précise. Marc Haven, qui a de bonnes raisons pour connaître les Lyonnais, fait, à ce propos, un portrait fort intéressant de ce peuple à vie intime, mystique, même mystérieuse.

« La loge de Cagliostro à peine formée dans ce milieu ardent et concentré, les merveilles se succédèrent. Des guérisons admirables, des enseignements portant sur tous les sujets, sur les sciences divines surtout ; des phénomènes magnétiques, des révélations véritables ont laissé un souvenir persistant dans le souvenir des Lyonnais : on cite le fait du duc de Richelieu qui s'était présenté déguisé, inconnu, et à qui Cagliostro fit voir dans une glace tout ce qu'il était et tout ce qu'il serait. Cagliostro avait souvent enseigné que la lumière conserve le reflet de tous les êtres qui ont passé sous ses rayons ; que l'esprit peut exceptionnellement, avec la grâce de Dieu, percevoir ces images. Cédant un jour au désir de ses disciples dans une tenue secrète de sa loge, il fit apparaître, nettement rconnaissable aux yeux de ses anciens amis, l'ombre de M. Prost le Royer,

ancien échevin de Lyon, qui était mort le 21 septembre 1784, avec service solennel pour le repos de son âme le 24, à la demande de la loge La Bienfaisance, dont il était vénérable. Le fait est indiscutable, affirme Marc Haven ; et pendant plus d'un an, pas un jour peut-être ne se passa sans que quelque manifestation nouvelle du maître ne vînt augmenter sa célébrité et aviver le zèle des disciples.

Cagliostro, voulant propager son dessein, vint à Paris en 1784, et le Président des Philalèthes proposa d'appeler au convent le grand initié. On avait dit de Lyon trop de merveilles. Après discussion, Mesmer seul fut invité. dont les œuvres étaient moins transcendantes : « la majorité ne se trompe jamais ; elle sait toujours choisir les médiocrités », souligne notre historien. Pour la majorité, en effet, chez les maçons comme chez les chrétiens, l'important c'est le cérémonial, les tentures, les décors, et les formules mystérieuses. Cagliostro, plus d'une fois, avait modifié, supprimé même ces concessions à la médiocrité intellectuelle. La vrai connaissance, disait-il, est d'ordre personnel, et ne nécessite pas l'intervention d'un autre esprit, humain, élémentaire ou évangélique ; encore moins un déploiement quelconque de procédés ou de rituels » (page 61). Toute cette fantasmagorie des loges est une façon d'occuper et d'illusionner les postulants qui n'ont pas réellement la capacité des pouvoirs spirituels.

Sans doute Cagliostro déclarait : Tout être qui voudra suivre la route avec énergie et patience obtiendra les mêmes puissances, car Dieu a tout donné à l'homme » (page 62). Mais la route étant toute d'intelligence, et surtout de vertu, non pas de prétention orgueilleuse et d'ambition égoïste, n'a point trouvé d'autre conquérant. « La moindre prophétie, la plus petite guérison du divin inspiré, affirme son historien, est aussi peu explicable de nos jours, même par le polygone de M. Grasset, qu'elle l'était à son époque par le fluide mesmérien, ou cinquante ans après par la médiumnité des spirites. Cagliostro était spiritualiste, mais non spirite, ni magnétiseur : il prétendait que toute puissance spirituelle dans l'homme dépend uniquement de la régénération spirituelle, — c'était l'enseignement des premiers apôtres de Jésus-Christ — et que pour ce résultat préala-

ble comme pour les suites qui en découleront naturellement inutiles étaient finalement hiéroglyphes ou formules magiques ; qu'il y était besoin seulement d'un cœur pur, d'une âme forte ; d'aimer, de faire du bien et d'attendre (page 67).

Mais ce spiritualisme-là, malheureusement, dépasse un peu trop ici-bas l'immense majorité des esprits. Aussi « le Maître Inconnu », comme l'appelaient ses disciples, trouva-t-il partout devant lui les deux fatals adversaires de toute transcendance spirituelle : les médiocres d'intelligence et les médiocres de vertu.

Un prince de Rohan, cardinal de la Sainte Eglise Romaine, professa jusqu'au bout un véritable culte, un peu intéressé, du reste, pour le grand faiseur de miracles ; mais, sauf cette étrangeté, tous les tenants de la hiérarchie ecclésiastique et tous les exploiteurs des formes politiques, les jésuites d'une part, d'autre part les francs-maçons de simple égoïsme ou de sotte prétention, devaient, à tour de rôle, sinon de concert, gêner, calomnier, persécuter, condamner ; l'Inquisition enfin, torturer odieusement et hypocritement faire mourir l'indépendant et fier philosophe.

Tous les documents qu'apporte Marc Haven au cours de cette histoire difficile témoignent d'un sens critique aussi parfaitement attentif qu'absolument impartial : il a tout compulsé, tout discuté, tout éclairci : il me semble difficile que le lecteur, s'il est aussi consciencieux, ne revienne pas des préjugés répandus depuis la mort injuste du grand prêcheur de justice et de fraternité. Le chapitre VIIe, de Paris, avec la fameuse histoire du Collier, et le chapitre IXe, de Rome, avec les interrogatoires naïfs et cruels des inquisiteurs, demandent et méritent une étude toute particulière. Si j'en crois l'impression motivée qui en résulta pour moi, ce n'est pas le Parlement de Paris ni le Sacré Tribunal de Rome qui en sortiront glorifiés : là, l'ineptie prétentieuse ; ici, l'ineptie orgueilleuse des juges, feront involontairement ressortir la supériorité du condamné : et du monde supérieur où le « Maître Inconnu » continue, je n'en doute pas, son influx spiritualiste sur notre matérialisme trop rebelle, il remerciera son historien nouveau que très sincèrement félicite.

Docteur ALTA.

L'Héritage du Christ

(Suite)

Avant tout cataclysme, se produit une seconde de silence. Jésus s'est incarné dans le silence anxieux de l'Invisible tout entier ; Jésus ne descend en nous que lorsque toutes les voix de la chair et de l'orgueil se sont tues ; Jésus posera sur notre tête la couronne des béatitudes, dans le silence extasié des univers. Le disciple ne commence rien sans la prière ; cette prière est le silence vivant et fécondant, parce que l'amour vrai, l'amour suprême, l'amour éternel dépasse toute expression ; semblable au grand aigle des solitudes millénaires, il plane ses vastes ailes étendues immobiles, plus haut que les cîmes, plus haut que les nuages, soutenu par le regard incandescent qu'il fixe sans ciller sur la sphère à la splendeur insoutenable, sur le soleil des esprits.

Les grandes douleurs sont muettes, dit-on ; les grandes joies le sont aussi. Au milieu du monde, les réputations naissent et vivent dans le bruit ; mais la gloire germe dans le silence. L'Etre des Etres, Dieu, Celui que la scolastique a magnifiquement défini : l'Acte pur, qui a entendu sa voix ? Les plus angéliques parmi les hommes n'en ont jamais saisi que quelques échos lointains. Puisse la constante habitude du silence physique fomenter en nous les cendres pas en core froidies où rougeoient çà et là quelques étincelles du Feu incréé ; et lorsque cette flamme immortelle se sera levée, qu'elle dévore tout en nous ce qu'il y a de périssable, qu'elle nous allège, qu'elle nous enlève jusqu'à ce monde étonnant où les voix créées s'effondrent dans l'infinie clameur silencieuse de l'extase et de l'adoration.

Tout ce que l'on fait, il faut le faire complètement. Si l'on parle, que ce soit avec tout le soin, tout le talent et toute l'ardeur possibles ; si l'on se tait que l'on garde le mutisme de la tombe, pour les fautes et les secrets d'autrui, pour les idées à double tranchant, pour les vérités prématurées. Voilà

les leçons du silence passif; le silence actif, ce n'est pas l'homme qui peut l'enseigner, mais Dieu seul.

Bien souvent l'apôtre se voit forcé de tenir close sa main pleine de secrets; les pourceaux et les chiens à qui l'Evangile défend de jeter les perles, se pressent surtout autour de l'homme intérieur. Qui donne à un esprit une nourriture trop forte, l'empoisonne; et cela est plus grave que s'il tuait le corps. Prions avant de dévoiler les mystères.

Le mystique est certain, de par son humilité même, de recevoir sans intermédiaire la visite du Verbe. Il a besoin pour cette rencontre de disposer de toutes ses forces, depuis les intuitives jusqu'aux corporelles, dans l'attitude de l'attention la plus profonde; l'attention c'est de l'attente, c'est de l'amour : c'est la forme la plus accessible du silence. Alors les paroles de l'Apôtre ne seront que la traduction en langage humain de ses conversations avec Jésus; mais qu'est-il besoin de conversations? Çà et là, quelques hommes savent par expérience qu'un mot du Verbe a suffi pour remplir toute leur solitude, pour féconder le vaste désert de leur esprit, pour leur allumer au cœur un feu immortel, pour leur conférer l'inestimable pouvoir de propager ce feu dans d'autres cœurs. Que vous souhaiterai-je, sinon que vous aperceviez bientôt, sous les oliviers de la Paix, aux pentes des collines éternelles, la sublime silhouette du Berger, jetant sur les échos du vallon encore enfoui dans les brumes de l'aurore, l'appel illuminateur, le cri inquiet de l'Amour.

Le disciple connaît les impuissances de la parole; il n'a pas atteint la plénitude de l'Esprit, ses discours ne contiennent donc pas la plénitude de la Vie. Il est encore en ascension; il peut faire des faux-pas. C'est pourquoi il exercera sur lui-même la surveillance la plus rigoureuse; il craindra constamment de ne pas offrir à ses auditeurs l'exemple vivant de l'Idéal qu'il leur montre. Le souci de ne pas être un héraut trop indigne le hantera jour et nuit. Et ses scrupules sont légitimes, ses craintes admirables, ses efforts dignes de tout notre respect.

L'exemple influe autrement que le livre ou la parole; il atteint les cœurs par les avenues de la vie réelle, et non plus par l'intelligence. Les enseignements qu'il donne sont clairs;

on ne peut s'y tromper ; ils ne peuvent pas subir, comme le discours ou l'écriture, les déformations des commentateurs. L'acte, qui est de la vie, parle à la vie en nous un langage indubitable. Mais surtout, la réalisation des théories, à laquelle le soldat s'astreint par la discipline la plus stricte, donne à son œuvre, à son entendement, à son intuition, une santé vigoureuse ; elle est un sang riche et généreux ; elle fixe ses idées ; elle lui donne un équilibre mental imperturbable ; elle entretient dans sa raison, ce bon sens précieux indispensable au mysticisme.

L'apôtre fera donc deux parts de sa vie extérieure ; l'une étant l'assise de l'autre, et toutes deux jetant des racines profondes dans la vie intérieure, dans la nuit déchirée de fulgurations, où se déroulent les colloques indicibles du Maître avec Ses Amis, et de ces Amis entr'eux.

De même que la vie intérieure demande plus de temps et de soins que la vie extérieure, la partie réalisation de cette dernière demande plus d'efforts, et coûte plus de larmes que la partie propagande, proprement dite. Jetez un regard sur l'ontologie, et vous serez vite convaincus que partout, ce qui ne s'aperçoit pas est infiniment plus important et plus difficile que ce qui apparaît au grand jour.

Chez l'apôtre, l'enseignement public, c'est la fleur, à la beauté et au parfum de laquelle tout le monde est convié ; ce qui se cache, c'est le lent combat de la graine dans le sillon, les pénibles croissances de la racine et de la tige, les résistances désespérées à la grêle et à l'ouragan.

Voilà pourquoi le disciple donne tant de soins à ses actes ; pourquoi il les choisit avec prudence, pourquoi sa vie pratique tout entière se résume en un seul mot : la charité.

L'acte, c'est la vie ; la vie, c'est de l'énergie ; l'acte le meilleur est celui où l'énergie est la plus intense et la plus pure. L'énergie la plus intense, n'est-elle pas de lutter contre soi-même, de se dépouiller au profit d'autrui ? L'énergie la plus pure n'est-elle pas celle qui s'élance du mobile le plus haut ? Or, ce mobile est le service de Dieu.

La source de la charité est profonde comme le cœur de Dieu d'où elle jaillit ; son étendue est immense comme l'univers qui en est l'objet. Le disciple la reçoit directement, et en distribue les ondes très pures par les travaux quotidiens

de son existence; il ne lèse aucun être, il abandonne son superflu, il offre enfin son nécessaire. Mener une vie prosaïque lui est indifférent. Il sait que, selon le mot de Thérèse d'Avila, Dieu se laisse prendre aussi bien à la cuisine, parmi les marmites, qu'à la chapelle. Il sait que l'acte le plus vulgaire peut devenir l'enveloppe d'un germe céleste. Il vaque aux plus communes besognes en s'unissant par l'Amour à Jésus qui ne dédaigna point autrefois d'accomplir ces mêmes gestes; en le priant de vouloir bien illuminer de Sa bénédiction les travaux analogues de l'homme intérieur.

Telles sont les bases de la charité, ses exercices élémentaires. Car ce n'est pas une énergie qui développe sagement et prudemment ses puissances. Elle est universelle; comme un explosif, elle éclate soudain, et dans la minute, elle embrasse tout, le disciple et l'univers, les hommes, les dieux et les démons.

Quand les moralistes en discourent, ils ne voient que le chemin qui conduit à ce brasier; ils n'aperçoivent pas la plénitude, la totalité, la perfection de cette figure en laquelle se réalise l'unité absolue du vrai, du beau et du bien. Il faut s'approcher d'elle avec respect; plus un vocable est grand, plus merveilleux est l'ange qu'il voile; l'ange de la charité connaît tous ces mystères et peut tous les miracles. C'est pourquoi les ennemis se lèvent en foule sous ses pas. Cependant quelque tendre que soit la sollicitude qui l'incline sur les pauvres créatures égarées, il attend toujours avant de leur laisser sentir sa compassion, qu'elles aient formulé une demande, et fait un geste d'appel.

SÉDIR.

(*A Suivre*).

Toutes les âmes sont faites pour la vérité, il ne faut que leur donner le temps de la sentir; et ce temps est proportionnel au degré et à l'épaisseur des nuages qui les enveloppent.

L. Cl. de SAINT-MARTIN.

LE LANGAGE DES ÉTOILES

(*Suite*)

LES DOUZE MAISONS DE LA CARTE DE LA NAISSANCE

Les douze maisons, ou mansions, comme on les appelle, sont les douze divisions de l'espace, chacune d'elles représentant deux heures de rotation *de la Terre sur son axe*, 12×2=24 heures du jour naturel.

Cette disposition a été prise pour exprimer avec une exactitude suffisante, l'accroissement et le décroissement des influences cosmiques, dans leur manifestation sur un point particulier de la surface de la Terre.

L'espace visible compris sur l'horizon entre l'est et l'ouest est partagé en six parties, qui ne sont que les divisions d'un arc, dont le Méridien et le Centre, autrement dit d'une ligne verticale tombant sur la ligne horizontale tracée de l'Est à l'Ouest.

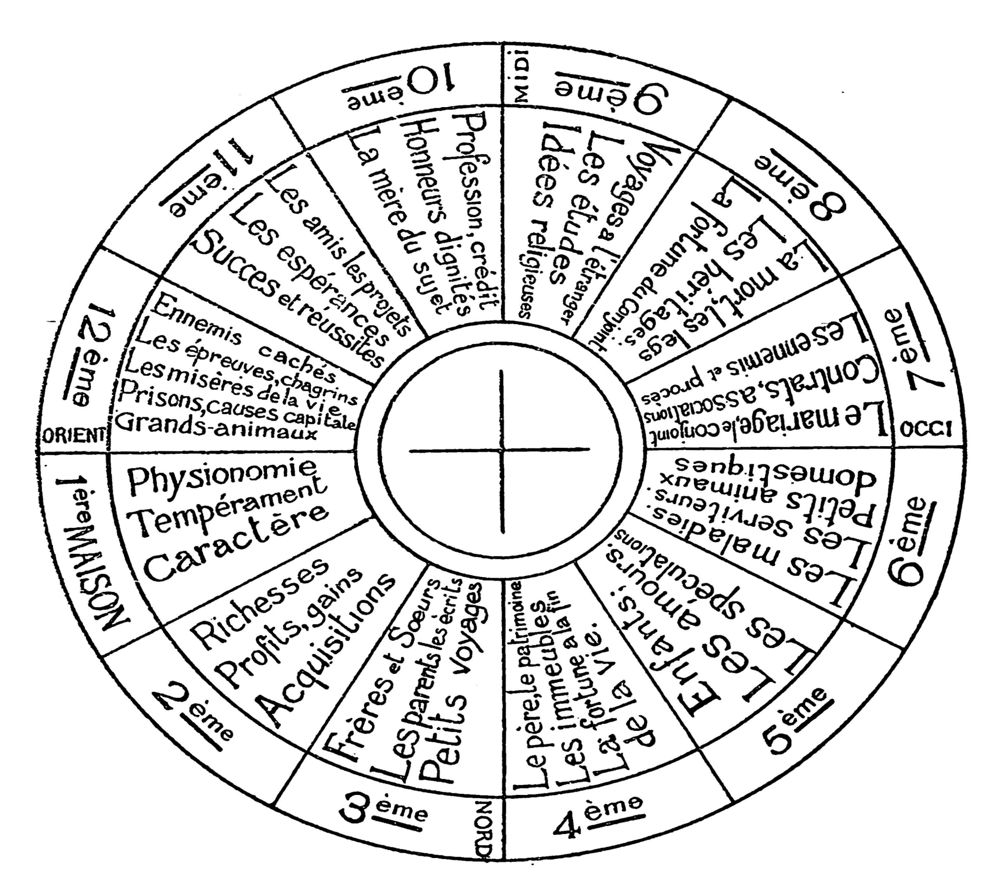
L'espace au-dessous de l'horizon est divisé exactement de la même façon, le Méridien inférieur au point occupé par le Soleil, à Minuit, étant naturellement opposé à celui de Midi. Ces divisions, quoique partageant en parties égales l'arc de jour et de nuit, ne partage pas en parties égales le zodiaque, si ce n'est à l'Equateur, et, comme, en comparaison, peu de naissances se produisent à l'Equateur, dans presque toutes les figures de nativités, les signes du zodiaque s'y trouvent inégalement répartis.

Plus le lieu, pour lequel on établira la figure de nativité, sera distant, soit au Nord soit au Sud, de l'Equateur, plus cette différence dans les maisons mondaines (*de l'horoscope*), s'y trouvera accentuée.

Par exemple, dans certaines figures, un signe zodiacal se trouvera intercepté tout entier entre deux maisons, ou plutôt au centre d'une maison.

Les maisons de l'horoscope sont comptées de 1 à 12, et, pour donner une idée claire de leur signification, nous

croyons utile de donner le diagramme suivant. Les mots lever du soleil, Midi, coucher du soleil, etc., montrent les points de la figure occupés à ces moments-là par le soleil. N. S. O. E. sont les points d'orientation.



Les 12 lignes nommées *pointes* montrent le commencement de chaque maison et les chiffres placés autour du cercle indiquent *le centre* de la maison; les indications inscrites à *l'intérieur* de chaque maison, indiquent son *influence générale* sur *la personne naissante*.

La 1re maison, commençant à l'ascendant ou au point Est de l'horizon, gouverne la forme physique de la personne, ses dispositions et son tempérament, d'une manière générale.

La 2e maison gouverne sa richesse *pécuniaire* et ses biens personnels.

La 3e contrôle nos rapports entre frères et sœurs; elles gouverne aussi nos petits voyages, et a beaucoup de signification en ce qui concerne notre correspondance et nos études personnelles.

La 4e maison gouverne notre condition à la fin de la vie; et possède une grande influence sur notre réelle situation à ce moment, etc.

La 5e maison gouverne les enfants (la postérité du sujet), et aussi, principalement, ses plaisirs et ses spéculations.

La 6e gouverne les maladies auxquelles la personne sera sujette, et indique leur nature précise, quand il s'y trouve une planète qui afflige les luminaires.

La 7e maison gouverne les amours, les liaisons, le mariage, et aussi nos héritages financiers ou moraux, et nos ennemis publics.

La 8e maison gouverne nos rapports avec les *morts*, leurs testament et legs, et à quelque signification avec la mort du sujet, si le maître de cette maison se trouve anérète.

La 9e maison gouverne les longs voyages, les longs parcours, etc., et influence beaucoup les idées philosophiques ou religieuses et les opinions (de même que la troisième maison), mais d'une façon plus manifeste.

La 10e maison gouverne l'honneur, le crédit et les affaires du sujet, et est, par conséquent, la plus importante de toutes au point de vue matériel.

La 11e maison gouverne les amitiés et les relations du sujet, ses projets, ses espérances dans la vie; et, également, elle influence d'une certaine façon, ses enfants, etc., comme la 5e.

La 12e maison gouverne la vie du sujet par rapport aux immitiés, aux chagrins et aux épreuves, et indique les envieux, les ennemis cachés, et tous ceux qui lui veulent du mal. (*Traduction* JULEVNO)

Le calcul des probabilités se réduit à rassembler une suite d'expériences d'après lesquelles on présume que les mêmes données produiront les mêmes résultats. Si l'on veut porter plus haut ses vues, il arrivera qu'en acquérant la connaissance de chaque principe d'action particulière, on pourra sans erreur, en prédire l'effet; et, dès lors il n'y a plus de probabilités, C'est un mot que l'ignorance a inventé pour désigner ce qu'elle ne connaît pas, comme elle a inventé *l'imagination* pour peindre le receptacle de toutes nos idées.

L. Cl. de SAINT-MARTIN.

Entretiens Théosophiques

(*suite*)

Les théosophes Alexandrins étaient divisés, hiérarchisés, en *néophytes, initiés, Maîtres et Hiérophantes.* Leurs règles étaient calquées sur celle des anciens *Mystères d'Orphée,* qui d'après Hérodote les avait rapportées de l'Inde.

Ammonius Saccas faisait jurer à ses disciples de ne pas divulguer ses doctrines supérieures, du moins à d'autres, qu'à ceux qui s'en seraient montrés dignes ou qui auraient reçu un commencement d'Initiation, et qui savaient regarder les Dieux et les Génies des autres peuples suivant l'Hyponia, ce que nous dénommerions aujourd'hui, suivant l'*Esotérisme.*

« Les Dieux, dit Epicure, existent, mais ne sont pas ce que les suppose la multitude (*hoi polloi*). — L'athée n'est pas celui qui nie l'existence des Dieux qu'adore la foule, mais celui qui enchaîne ses Dieux aux opinions de la foule. »

De son côté, Aristote déclare que ce qu'on appelle les Dieux, ne sont que les premiers principes de la Divine Essence, qui emplit le monde Naturel. »

Plotin, nous dit que la *Gnose* ou Connaissance ésotérique de la Théosophie, a trois degrés : Opinion, Science et Illumination.

La première a pour moyens ou instruments, les sens ou la perfection ; la seconde la dialectique ; la troisième l'intuition. — A celle-ci, la raison même est subordonnée, c'est la connaissance absolue, fondée sur l'identification de l'esprit avec l'objet connu. »

De là proviennent chez les Alexandrins théosophes, ces caractères boudiques et Hindous, tels le respect des parents et des vieillards et l'affection fraternelle pour tous les hommes, quelle que soit leur race, enfin le sentiment de compassion envers les animaux, nos frères inférieurs.

Ils cherchaient à établir un système de morale, qui obligeait les hommes à suivre exactement les lois de leur pays

et à élever en même temps leur esprit par la recherche de la Vérité *Une*, indispensable selon eux pour atteindre les autres vérités; ils tiraient en un mot des diverses doctrines et philosophies religieuses, comme des cordes d'une harpe, la mélodie et l'harmonie qui trouvait l'écho dans les âmes et dans les cœurs, qui avaient soif de vérité.

En résumé, la Théosophie est l'ancienne *Religion-Sagesse*, qui renferme en elle, tout l'Esotérisme ancien qui a dirigé de tout temps la civilisation. Toutes les Bibles, tous les livres sacrés montrent cette Sagesse archaïque, comme une Emanation Divine, représentée sous des formes diverses, par Boudha dans l'Inde, par Nébo à Babylone, par Thoth dans les sanctuaires de Thèbes et de Memphis, par Hermès dans la Grèce, ainsi que par les déesses Nephtis, Neith, Athéné et par la Sophia des Gnostiques.

Sous le titre de *Védas*, qui signifie bien des choses, mais qui désigne plus particulièrement le haut savoir, la *Connaissance*, les anciens philosophes de l'Orient, les Hiérophantes de l'antique Egypte, les Rishis de l'*Aryvarta*, les Théodidactoi (*les enseignés par Dieu*), de l'ancienne Grèce comprenaient tout ce qui embrassait la connaissance des choses occultes et sacrées.

Chez les Rabbi Hébreux, cette même connaissance des choses occultes et divines était désignée par les *Mercavalh* (chariots) ou Véhicules qui apportaient à la foule les enveloppes extérieures des connaissances ésotériques.

L'idée maîtresse de la Théosophie éclectique est celle d'une *Essence* unique et suprême, inconnue et *inconnaissable*. En effet, comme le dit la *Brihadaranyaka Upanishad*: « Comment pourrait-on connaître le connaisseur? »

La méthode employée pour développer la connaissance de cette théosophie éclectique consistait en trois traits principaux bien saillants, savoir : la théorie de l'essence unique; la Doctrine de l'âme comme émanation de la dite essence; enfin sa Théurgie.

C'est à cause de celle-ci que les néo-platoniciens ont été vu sous un jour si faux à notre époque si imbue du matérialisme scientifique.

La Théurgie, nous le savons, est l'art d'appliquer les divers pouvoirs latents en l'homme à la soumission des

forces de la Nature, aussi appela-t-on tout d'abord, les théurges : *magiciens,* terme dérivé de celui de *Magh,* qui signifie sage, savant, (*Sapiens.*)

Pour ce qui concerne la Divine Essence et la Nature de l'âme et de l'esprit, les croyances de la Néo-Théosophie sont absolument les mêmes, que celles de l'Antique Théosophie, ce qui est facile à comprendre, puisque la Théosophie moderne n'est que la reproduction, le calque pour ainsi dire de l'ancienne : la Théosophie est une science UNE, donc invariable ; sans cela, elle ne serait pas la *Sagesse Divine.*

(*A suivre.*) ERNEST BOSC.

La Survivance de Jeanne d'Arc

(*Suite*)

Il nous reste encore un document à produire qui vient confirmer tous les documents précédents et les rendre plus *inexplicables* encore à nos adversaires.

Il est tiré du Trésor du domaine d'Orléans.

Le frère de Jeanne d'Arc, Pierre du Lis, se fixa, comme on le sait, aux environs d'Orléans.

Le 30 janvier 1442, il prit la métairie de Bahieux à bail emphythéotique et il entra en jouissance le jour de la Toussaint de 1443.

Le 29 juillet 1443, il reçut du duc Charles d'Orléans la jouissance gratuite à titre héréditaire, de l'Isle-aux-Bœufs, sur la rivière de Loire, près la Salle, au droit de Chécy (1). L'acte de donation est ainsi conçu :

« Ouye la supplication dudit Messire Pierre, contenant que pour acquitter la loyauté envers le Roy, nostredit Seigneur, et Monseigneur le duc d'Orléans, il se partit de son pays pour venir à leur service *en la compagnie de Jehanne*

(1) Cette description n'est plus exacte aujourd'hui le cours de la Loire ayant été modifié : le château de l'Ile qui devint la propriété du bailli Groslot existe toujours ; mais il ne forme plus l'Ile-aux-Beufs. Celle-ci s'étendait depuis Combleux sur la paroisse de Chécy jusqu'à St-Loup. Un bras de la Loire passait du côté de St-Denis, enserrant le Bois-de-l'Ile et le Château de l'Ile.

la Pucelle, sa sœur, avec laquelle et jusques à son absentement, et depuis iusques à présent il a exposé son corps et ses biens audit service, etc... »

Le texte est précieux pour nous. Il nous indique tout d'abord qu'en cette époque, en 1443, Pierre du Lys accompagnait encore Jeanne des Armoises.

L'expression est formelle : *et depuis, iusques à présent.*

Il faut remarquer que cet acte, émanant du duc d'Orléans, répond évidemment à un placet présenté par Pierre du Lys ; *Ouye la supplication dudit Pierre.*

Dans ce placet, Pierre du Lys n'a pas craint de rappeler qu'il accompagne toujours sa sœur, et de présenter ce fait comme un des meilleurs titres à la récompense qu'il sollicite ; et le duc d'Orléans ne fait aucune difficulté de répéter les propres expressions de Pierre en lui octroyant cette récompense.

Or, si Jeanne des Armoises eût été démasquée comme aventurière, et si Pierre du Lys se fût trouvé dans l'obligation de la désavouer, eût-il osé rappeler ici cette fâcheuse aventure à un parent du roi, qui devait être mieux instruit que personne de la vérité? Et le duc d'Orléans eût-il approuvé qu'on le suppliât en ces termes, et qu'on arguât d'une tromperie pour obtenir un privilège?

L'expression « absentement » substituée au mot supplice n'est-elle pas également significative?

La version du bûcher n'était-elle pas beaucoup plus touchante pour obtenir la faveur d'un grand? et nul doute que si Pierre du Lys l'eût crue vraie, il ne l'eût préférée. Si Jeanne ne s'était qu'absentée, c'est-à-dire enfuie, elle n'avait pas versé son sang pour le royaume et ainsi son sacrifice était moins considérable, et par conséquent le mérite de sa famille moins grand. Pierre du Lys préfère cependant cette version parce qu'il la croit vraie, et nous constatons que le duc d'Orléans ne la contredit pas.

Comme on le voit, le problème devient de plus en plus troublant. Etant de meilleure foi que nos adversaires, nous ne poussons pas un cri de triomphe en le déclarant résolu. Nous leur demandons seulement de nous produire un document établissant d'une façon définitive et irréfutable que Jeanne des Armoises fut une aventurière.

Cet acte de 1443 est le seul qui nous permette d'affirmer qu'à cette date Jeanne des Armoises était encore vivante, et que son frère ne l'avait pas encore désavouée.

On sait que le 8 mai 1441-1442 on fit une grande fête à Orléans en commémoration de la délivrance de la ville. On organisa la première cavalcade rétrospective; la mère de Jeanne d'Arc, dame Isabelt, comme on l'appelait, y assista.

Jeanne des Armoises s'y trouva-t-elle? Aucun document ne nous autorise à l'affirmer; toutefois il est bon de remarquer le caractère tout différent que prennent à ce moment les fêtes en l'honneur de la Pucelle.

Avant 1440, c'est un service mortuaire à l'église de Saint-Samson; à partir de 1441, une réjouissance populaire d'où toute idée funèbre est écartée. Nous ne voulons pas donner à cette coïncidence plus d'importance qu'on ne peut y attacher; nous tenons cependant à la signaler.

A partir de 1443, nous perdons totalement la trace de Jeanne des Armoises.

M. de Baldat du Lys prétendait qu'elle avait dû mourir à Metz, dans un âge assez avancé; mais nous ne savons pas sur quoi cette opinion est basée.

Une tradition lui attribue deux fils; ceci non plus ne peut être précisé. Néanmoins, il est certain qu'elle eût de la postérité; sa descendance fut longtemps liée à la branche des du Lys. En 1560 et en 1645, la famille des Harmoises ou des Armoises, se flattait encore de descendre de Jeanne d'Arc.

Vers 1854, on démolit à Metz une maison que l'on montrait comme étant celle que Jeanne des Armoises avait habitée. Elle y avait fait peindre et sculpter les armoiries de Jeanne d'Arc, qui furent grattées en 1792, D'après la seconde rédaction de la chronique de Metz (Collection Pierre du Puy, vol. 630), cette maison se serait trouvée « en haut de la porte de Muzele. »

On a fait contre la possibilité du mariage de Jeanne d'Arc une objection que nous ne voulons point passer sous silence : celle de l'empêchement qui résultait du vœu de virginité qu'elle avait prononcé et qu'elle était tenue, en conscience, d'accomplir.

Mais cette objection tombe par le simple examen de la formule même avec laquelle elle avait pronnocé ce vœu : « elle fait vœu de conserver sa virginité, disait-elle, *tant qu'il plairait à Dieu.* »

Cet énoncé singulier et bizarre laissait, comme on le voit, une large place à l'imprévu, et n'avait pas le caractère incontestable d'un vœu irrévocable et perpétuel.

Si Jeanne des Armoises, qui a paru en Lorraine et à Orléans, est bien la Pucelle, il faut donc admettre que cette réapparition a une préface nécessaire dans l'évasion de la prison de Rouen, et dans la substitution à Jeanne d'Arc d'une autre condamnée.

Or, ici encore, il n'existe pas de raisons permettant à nos adversaires de dire : « c'est impossible ! »

Bien au contraire, il y a des faits étranges, qui paraissent corroborer notre thèse, des coïncidences, des obscurités qui, loin de rendre l'affaire incontestable, l'enveloppent d'un voile de plus en plus énigmatique.

Tout d'abord, connaissons-nous la disposition de la prison de Jeanne d'Arc et la manière dont elle était gardée, au point de pouvoir dire : « elle ne pouvait s'échapper? » Pouvons-nous répondre, après cinq siècles, de la vigilance de chacun de ses gardiens?

Nous ne savons rien exactement de tout ceci. On montre à Rouen plusieurs endroits où elle avait été enfermée, entre autres cette grosse tour ronde appelée le Donjon qu'on voit en entrant dans la ville par la rue Verte ; mais ce sont des conjectures. Il faudrait avoir une description exacte de la salle, du mode de fermeture des issues, toutes choses que nous ne pouvons reconstituer.

Une évasion n'est pas une chose singulière et impossible ; ce n'est point un miracle. Il y en a eu de fréquents et audacieux exemples dans l'histoire et il y en aura tant qu'il existera des prisons au monde. La thèse n'a donc rien d'invraisemblable.

Etait-ce l'intention de Jeanne d'Arc de s'évader?

Non seulement elle a exprimé énergiquement cette intention à plusieurs reprises, mais elle a même tenté de la réaliser. Il suffit de lire son procès pour s'en convaincre.

Un de ses meilleurs historiens, Renzi, rapporte qu'ayant

cheché vainement à s'enfuir, elle s'écria : « *Dieu ne veut pas que je m'échappe, cette fois.* » (page 73).

On n'objectera donc pas, nous l'espérons, que Jeanne d'Arc était trop résignée, trop soucieuse de la volonté de Dieu qui l'avait faite prisonnière, pour essayer de s'échapper.

On a supposé, de plus, que son évasion avait été facilitée non seulement par ses amis et sa famille, ce qui est plus que probable, — car comment admettre que ceux qui l'aimaient aient pu l'abandonner complètement? — mais même par ses ennemis.

Il est certain d'abord que la femme et la sœur du comte de Luxembourg s'intéressaient à elle ainsi que la duchesse de Belfort. Cette dernière alla même voir Jeanne dans sa prison.

On a même avancé que l'évêque Cauchon n'aurait pas été étranger à son évasion, et que l'extraordinaire et inhumaine sévérité dont il fit preuve à son égard n'était destinée qu'à dissimuler la sympathie qu'il lui portait et le dessein qu'il avait formé, de la sauver. C'est aller bien loin dans la voie des hypothèses ; et la méthode rigoureuse que nous suivons ne nous permet pas d'adopter celle-ci sans une preuve documentaire.

Mais, quoi qu'il en soit, la conduite de cet évêque a été fort singulière ; et pour un homme que l'on a représenté volontiers comme ayant poursuivi Jeanne d'Arc de toute sa haine, la lenteur qu'il apporta à instruire son procès est tout au moins inexplicable.

Jeanne d'Arc était en prison dès le mois d'octobre 1430. Or le 21 novembre, l'Université de Paris adresse à Cauchon une lettre lui reprochant de ne pas avoir encore commencé le procès. Vers la fin de décembre seulement, il se décide à quitter Beauvais pour se rendre à Rouen ; et c'est vers le 2 février qu'il fait comparaître Jeanne d'Arc devant lui pour la première fois ! soit un intervalle de 4 mois !

Nous ne parlerons pas du procès lui-même ; il est suffisamment connu, et il semble avoir été instruit au mépris de toutes les lois existant à l'époque comme si l'on eût voulu accentuer l'obscurité de toute cette affaire. Il fut terminé le 31 mai au matin.

Est-on bien certain que le bûcher fût dressé le même jour? Le Président Hénault donne le 14 juin comme date du supplice, et l'histoire de de Serres le 6 juillet. Où ont-ils pris ces dates? Nous ne le savons; en tous cas, nouvelles contradictions que nous nous bornons à enregistrer.

Nous constatons ensuite que le 31 au matin l'évêque la déclare schismatique, idolâtre, relapse et hérétique ; elle est un membre pourri et pour qu'elle ne gâte pas les autres, elle est rejetée du sein de l'Eglise (Leber, Collection des dissertations sur l'Hist. de France, XVII, p. 338); et le même jour, 31 au matin, elle va à l'église, se confesse et communie! (Id. XVII, p. 335)., nouvelle contradiction que nous ne nous chargeons pas d'expliquer.

On suppose qu'une femme criminelle et condamnée au même supplice lui fut substituée avait d'aller au bûcher. A une époque où tous les supplices étaient publics, et où l'on attachait beaucoup d'importance à l'exposition préalable des criminels, l'appareil étrange dans lequel elle fut conduite au bûcher, semble avoir été imaginé pour la dissimuler au contraire le plus possible aux yeux du peuple, et détourner l'attention.

On l'affubla d'une mitre grotesque qui lui couvrait une partie du visage, et on portait devant elle un immense écriteau, libellé avec une exagération flagrante : menteresse, hypocrite, etc., qui la dérobait aux regards curieux et que le peuple cherchait à déchiffrer, oubliant de contempler le visage de la prisonnière.

Enfin le jour même du supplice, le bruit de l'évasion se répand dans la ville de Rouen. On voit que la thèse de la survivance n'a pas surgi plusieurs années après le supplice, de façon inattendue, contredisant les idées admises et les faits constatés. Non, elle prend son origine à l'instant même de la mort supposée, et cette constatation ne manque pas d'être précieuse pour nous. C'était donc une idée « dans l'air »; et de l'évasion soigneusement et longuement préparée, il avait dû transpirer quelques bruits.

(*A suivre*). GUILLOT DE GIVRY.

Les Couleurs Symboliques

Du Rouge

LANGUE DIVINE.

Le blanc est le symbole de Dieu, l'or et le jaune indiquent le verbe ou la révélation, et le rouge et le bleu la sanctification ou le Saint-Esprit.

Dans son unité Dieu crée l'univers; comme fils de Dieu, il se révèle aux hommes, comme Saint-Esprit, il les régénère par l'amour de la vérité; c'est dans ce sens que saint Cyrille le nomme le fruit de la divine essence.

Le Saint-Esprit est Dieu, se manifestant au cœur et illuminant les fidèles; il est l'amour procédant du créateur, le baptême de feu et d'esprit, d'amour et de vérité.

Il découle de ces principes une interprétation singulière des livres sacrés des anciens peuples; dans les cosmogonies païennes comme dans la Genèse, le monde est créé par l'esprit de Dieu, l'Esprit Saint ou le Saint-Esprit. Or le Saint-Esprit étant la sanctification de l'homme par Dieu, il en résulte que ces cosmogonies sont le symbole de la formation de l'univers, traitent de la régénération de l'homme. On voit la confirmation de ce fait dans l'initiation aux mystères, qui avait pour but la naissance spirituelle du néophyte et dont les rites figuraient la création du monde. Une nouvelle preuve ressort de la comparaison si fréquente du monde et de l'homme, du macrocosme et du microcosme, son image.

S'il est vrai, comme l'indiquent les découvertes modernes de l'archéologie, que le genre humain soit descendu du plateau de la Haute-Asie, la religion de Bouddha conserverait peut-être encore quelques dogmes du culte primitif. Les nombreux points de ressemblance qui existent entre le christianisme et le bouddhisme en sont la preuve dans notre système.

L'unité trine ou la trinité divine est le dogme fondamental

du bouddhisme; le nom de cette triade est Om! comme dans le brahmanisme.

Bouddha est l'Etre suprême, d'Harma la loi et Sanga l'union : ces trois êtres n'en font qu'un.

Dans la doctrine intérieure, Bouddha a produit la loi, l'un et l'autre réunis ont constitué l'union, le lien de plusieurs. Dans la doctrine publique, ces trois termes sont encore, Bouddha ou 'intelligence, la loi et l'union, mais considérées dans leur manifestation extérieure, l'intelligence dans les Bouddhas avenus, la loi dans l'écriture révélée, et l'union et la multiplicité dans la réunion des fidèles ou l'assemblée des prêtres.

Sanga ou le Saint-Esprit procède de Dieu et du Verbe, et ce dogme nous le retrouvons dans le christianisme; Sanga est l'union de l'homme à Dieu,et le Saint-Esprit dans l'Evangile est l'amour et la vérité de Dieu échauffant le cœur et éclairant l'esprit des apôtres; dans le sens le plus intime le Verbe est le créateur et le Saint-Esprit le régénérateur; tous les êtres émanent du sein de la divinité par le Verbe; mais l'homme seul, animé de l'Esprit saint, reporte à son créateur l'amour qui lui donna la vie.

Les livres sacrés de l'Inde reproduisent cette doctrine primitive et chrétienne. Quand au moyen du feu céleste, du feu suprême, dit le Yadjour-Veda, on est parvenu dans le ciel, les habitants de ces lieux élevés savourent le fruit de l'immortalité. Ce feu céleste est l'esprit incorporé qui repose dans la caverne au centre du cœur; il est le fondement de l'univers; il est celui par lequel on acquiert le monde sans bornes; il est le principe et l'origine des mondes. Le feu des sacrifices est le symbole de ce feu céleste. Il est impossible de méconnaître ici le Sanga des bouddhistes et le Saint-Esprit des chrétiens, créateur de l'univers et régénérateur de l'homme par l'amour et la vérité. Le feu et l'éther sont les symboles de l'esprit incorporé, ainsi que les couleurs, le rouge et l'azur affectées aux divinités cosmogoniques, Vischnou et Brahma.

Cette doctrine, d'une étonnante pureté, se traduisit dans la Genèse en symboles identiques. Jéhovah Dieu forma l'homme de la poussière terrestre et lui inspira dans les

narines l'esprit des vies et il fut fait homme en âme vivante ; l'esprit des vies est l'amour divin et la vérité divine ou la foi ; l'homme fut donc créé par le Saint-Esprit ou par l'amour et la vérité ; l'humanité est le receptacle de l'amour divin et son nom hébreux signifie rouge, Adam.

Dans la Bible le vent, l'air, l'éther et sa couleur, le bleu, sont le symbole de l'esprit de vérité ; le feu et sa couleur, le rouge, représentent l'amour divin.Le souffle de Dieu planait sur le chaos ; le verbe de Johovah a créé les cieux, dit le roi prophète, et toute leur armée par l'esprit ou l'inspiration de sa bouche. L'oint du Seigneur est nommé l'esprit des narines, car il est la vérité éternelle ; il souffle sur ses disciples et leur dit : Recevez le Saint-Esprit, c'est-à-dire la vérité par l'amour. Lorsque le Saint-Esprit descendit sur les apôtres, on entendit tout d'un coup un grand bruit, comme un vent violent et impétueux, qui venait du ciel, et qui remplit toute la maison où ils étaient assis. En même temps ils virent, paraître comme des langues de feu qui se partagèrent, et s'arrêtèrent sur chacun d'eux.

La haute antiquité des livres sacrés se reconnaît à un air de famille ; tous sont animés de la même pensée spirituelle, quoique revêtus de formes symboliques différentes. Le Pimandre fera comprendre la doctrine secrète de ces anciens codes et peut-être donnera l'intelligence de quelques hiéroglyphes.

La naissance du monde, d'après le Pimandre, est en tout semblable à la Genèse de Moïse, Dieu crée l'homme par sa parole et le régénère par son Saint-Esprit qui est amour et vérité et dont le double symbole est le feu et l'air, et dans la langue des couleurs, le rouge et l'azur.

Cette doctrine domine tous les livres bibliques : oubliés par les Hébreux qui ne comprenaient que la lettre morte de la parole, elle fut remise en lumière par le Messie ; de même elle forma la base de la théologie égyptienne, et les hiéroglyphes nous en montrent l'existence sur les frontons de tous les temples.

F. PORTAL.

(*A Suivre*)

L'Art de prolonger la Vie

Qu'il soit possible de prolonger la durée de la vie est une vérité qu'il est aisé de rendre évidente : l'homme, par sa nature est immortel, c'est-à-dire, ayant originairement été formé de façon à se garantir de la mort, et qui même après avoir péché, pût vivre encore mille années ; mais dont par la progression des temps la vie s'est insensiblement abrégée. D'où il faut conclure que cette abréviation n'eut rien en soi que d'accidentel, et peut par conséquent être ou totalement ou en partie réparée. Car si nous pouvions nous résoudre à faire les recherches nécessaires pour nous instruire des vraies causes accidentelles de cette corruption, nous trouverions sans doute, que loin de pouvoir être imputée au ciel, elle ne doit l'être en effet qu'aux changements successifs de régime propre à la santé dont avaient usé nos premiers pères. Car, plus leurs successeurs ont été corrompus, plus ceux qui sont nés d'eux ont dû s'en ressentir, et plus encore leurs descendants ; de sorte que cette corruption en passant successivement de père en fils, et dès-là n'ayant fait que s'accroître, la vie des hommes s'est trouvée graduellement abrégée jusqu'au point où nous la voyons aujourd'hui. Nous ne devons pourtant point en conclure qu'elle doive devenir insensiblement de plus courte en plus courte, attendu qu'un terme est fixé par la Nature humaine, qui est que l'homme puisse arriver au plus à quatre-vingts ans, en partant de son régime actuel, consistant dans le boire, le sommeil et la veille, les exercices du corps, les repas, les évacuations, les retentions, l'air et les passions, tant du cœur que de l'esprit. Car si un homme voulait s'assujettir à un régime, aussi sain qu'excellent dans son enfance, il pourrait vivre aussi longtemps que la constitution qu'il tiendrait de ses parents pourait le permettre, et même au dernier degré ou dernier terme qui semble aujourd'hui rigoureusement fixé par la Nature, lequel terme il ne pourrait passer, parce que son régime, quel qu'il fût, ne pourrait en rien le servir contre l'ancien germe de corruption de ses parents. Mais, étant en quelque façon impossible de s'accoutumer à toutes

les privations que ce régime exige, il semble qu'on ne puisse se dispenser de croire que l'abréviation de la vie ne vienne autant de cette cause que de la corruption de nos parents.

Il n'est pourtant pas moins vrai que plusieurs savants, aussi sages qu'éclairés, n'ont pas moins soigneusement cherché quelques remèdes, non seulement contre les défauts du régime propre à chaque personne, mais contre la corruption de leurs parents ; non pas pour que l'homme pût vivre aussi longtemps qu'*Adam* ou *Arthepihus,* à cause de la corruption adhérente à la Nature, mais pour que la vie pût être prolongée d'une centaine d'années ou davantage, au-delà du terme vulgaire de la vie actuelle, en restant dans les infirmités de la vieillesse. Car le plus long terme de la Nature est celui qui fut fixé pour le premier homme après son péché, et l'autre d'après la corruption survenue à chacun de nos parents.

Il n'est donné à l'homme de pouvoir aller au-delà de ces deux termes, mais il peut plus que probablement surpasser celui de sa propre corruption. Car je ne saurais croire qu'aucun mortel, quelque sage qu'il soit, puisse atteindre le premier terme, quoique la même possibilité, ainsi que la même aptitude, soient dès son origine dans la nature. Ce qui est d'autant moins étonnant, que cette même aptitude s'étend d'elle-même jusqu'à l'immortalité, ainsi qu'avant que l'homme eût péché, et sera après la résurrection.

Mais si vous m'objectez que ni *Aristote,* ni *Platon,* ni *Hippocrate,* ni *Galien,* ne sont arrivés jusqu'à une pareille prolongation ; je vous répondrai, que des vérités beaucoup plus simples, ont depuis leur temps été connues par d'autres savants, qu'ils ont pu conséquemment, ignorer ces grandes choses, quoi qu'ils pussent avoir tenté de les connaître, qu'ils se sont trop livrés à l'étude de beaucoup d'autres choses, et qu'ils sont enfin parvenus jusqu'au vieil âge avant que d'avoir connu la route qui pouvait les conduire au plus grand et plus précieux des secrets. Car nous savons qu'*Aristote* avoue que la quadrature du cercle est possible, quoiqu'encore inconnue à tous les hommes de son temps. On doit convenir enfin qu'un grand nombre de choses sont encore ignorées des savants de nos jours, et que dans la suite des temps, tout simple écolier pourra probablement savoir.

Roger BACON (*Artis et Naturœ*).

Bibliographie

HAN RYNER.

LES PARABOLES CYNIQUES. Un volume in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50.

G. PHANEG. *Professeur à l'Ecole Hermétique.*

Cinquante secrets merveilleux d'alchimie. Etude-préface de Papus. Un vol. in-16 jésus, avec une gravure hors texte et 14 figures. Prix : 4 fr.

ERNEST BOSC.

L'AITHER ou l'énergie universelle, l'Atome et l'Univers Atomique, l'électricité inconnue. Opuscule in-16 jésus de plus de cent pages. Prix : 2 fr.

JEAN OTT.

SADYA. Un acte en vers, d'après le fabliau du trouvère Henri d'Andeli, avec six dessins et plusieurs notices. Prix : 1 fr. 50.

Dr G. DURVILLE.

Les succès de la médecine psychique (portrait) petit in-8. Prix : 1 fr.

A. STRINDBERG.

Bréviaire alchimique. Lettres d'A. Strindberg à Jollivet-Castelot (portrait), un vol. in-8 carré. Prix : 2 fr.

NADY BASCHMAKOFF.

LES DIEUX PUISSANTS. Un volume in-8 raisin. St-Pétersbourg. 1911. Prix : 3 fr. 50.

E. C. CALENDRIER PLANÉTAIRE permettant d'obtenir par une simple lecture et pour toutes les latitudes, l'heure planétaire correspondante à une heure donnée. Format carte postale, avec curseur. Prix : 0 fr. 25.

La recherche du maître de l'heure autrement dit de la planète dominante à une heure donnée, nécessite la construction de tables longues et encombrantes. Le calendrier planétaire de E. C. épargne ce travail aux astrologues.

JULEVNO.

Nouveau traité d'Astrologie pratique, avec tableaux, figures et tables astronomiques permettant d'ériger très rapidement un horoscope et d'établir très facilement les dates des événements de la vie.

Tome premier, 2[e] édition revue, corrigée et augmentée. Un vol. in-8 raisin, prix : 10 fr.

Nous pouvons assurer qu'il n'existait pas encore de manuel d'astrologie à la fois aussi simple, aussi méthodique, aussi complet que celui de Julevno. L'étudiant est conduit par la main dans toutes les parties de la pratique astrologique et trouve à sa portée, tous les documents, les tables, toutes les instructions indispensables à l'interprétation comme à l'érection du thème.

Ce nouveau traité d'*Astrologie judiciaire*, sera, tant par sa clarté que par sa richesse de documents, un auxiliaire précieux pour tous ceux qui s'intéressent à l'étude captivante de la *Science Astrale*, soit au point de vue scientifique, soit au point de vue pratique.

Pour Paraître prochainement.

Œuvres Complètes

de

PARACELSE

Traduites pour la première fois en français et collationnées sur les éditions allemandes

par GRILLOT DE GIVRY

Tome Premier = Liber Paramirum

Un volume in-8 carré, sur papier bouffant, composé en *caractère elzévir et gothique, lettre initiale ornee, nombreux en tête et cul de lampe,* avec *deux magnifiques portraits,* d'après des estampes anciennes, et *quelques signatures de Paracelse,* Couverture en deux couleurs : *Prix....* **7.50**

Il a été tiré *20 exemplaire sur Japon,* numérotés de 1 à 20 et *20 exemplaires sur Hollande* numérotés de 20 à 40. (*Il ne nous reste plus que quelques exemplaires.*)

Revues & Journaux

Les Entretiens Idéalistes (Septembre). — Jean de Pauly : Etude sur la « Kabbale », de Franck. — Fin des Notes Documentaires sur la Franc-Maçonnerie, de X. — *La Rénovation* (Juillet-Août. — Suite des manuscrits de Charles Fourier. — *La Revue de Psychothérapie* (Août). — Travaux originaux des Drs Bérillon, Von Velsen, DouglasBryan et de M. Gosse.— L'*Hexagramme* (Juillet-Août). — L'Astronomie adamite (suite),de G. et Simon Savigny.— *Le Bulletin de l'Institut Général psychologique* (Mai-Juillet). — Léfas : Sur quelques idées obsédantes. — Articles de psychologie morale et criminelle juvéniles de Paul Kahn et de L. Manouvrier. — *La France antimaçonnique* (15 août au 12 septembre.) Suite des articles sur la franc-maçonnerie et les sociétés secrètes. — *La Revue du Traditionnisme français et étrangers* (Juillet-Août) Charmants articles sur nos provinces, et un joli dessin. — *Psyché* (Septembre) Sédir : l'Ami fidèle (extrait des « Conférences sur l'Evangile ». — Alta : la Doctrine du Christ. — Florentin : le septième tableau d'Hélène Smith. — *La Vie Mystérieuse* (10 sep.) *La Revue Théosophique belge (sept.)* — Jean Delville. — Curieux article de A. Pali sur la Tromba des Sakalaves. — Templum Rosœ Crucis. — Les Roses Croix auraient été et seraient encore des Théosophes (?). — Cependant le Rose-Croix véritable est secret sur son ordre, et sur soi, et qui sait son mystère n'est-il pas Rose-Croix lui-même. — *Alliance Spiritualiste* (Août). — Articles convaincus de Mme Lydie Martial sur l'Ecole de la pensée, de A. Jounet sur la synthèse. De Mme O-de Bezobrazow : Remettons le monde sous la loi de l'Initiation. — On peut penser cependant, qu'il y a plus que l'Initiation aux mystères d'Egypte, que connaître en vérité le propre principe de la femme ou de tout être n'est peut-être pas si aisé qu'il semble, et que pour rénover les cœurs l'Evangile, unique de son espèce, contient à lui seul l'unique nécessaire.

Reçus : *le Mercure de France, la Religion universelle, la Revue spirite, le Messager, le Monde psychique, le Réveil gnostique, l'Echo du Merveilleux, la Vie nouvelle, la Tribune psychique, la Revue de l'Impôt unique; Das Wort Faro Oriental* (Montevideo), *Ultra* (Rome), *Luce E Ombra* (Rome),*Revista Stüntelor Oculte* (Bucarest),*Aur* (Stockholm) *Luz et Verdade* (S. Paulo), *Filosofia della Scienza* (Palerme), *Nueva Era.*

Nouvelles Diverses

A l'occasion de la reprise de ses séances expérimentales hebdomadaires et gratuites, la *Société Française d'Etudes des phénomènes psychiques* donnera le *Dimanche* 6 *octobre prochain* à 2 *heures* ½ *de l'après-midi,* une *matinée publique,* en son local, 57, *Faubourg Saint-Martin, à Paris.*

Cette matinée comprendra une *Causerie* de Monsieur *Delanne* président de la Société, suivie d'une *Audition du Médium Musicien, M. Georges Aubert.*

Nous sommes heureux d'informer nos lecteurs que le Docteur *Papus* va reprendre la série de ses *conférences ésotériques,* le *Jeudi* 24 *Octobre, à* 8 *h.* ½ *du soir, à la salle des Sociétés Savantes,* 8, *Rue Danton.*

Ces Conférences se continueront le 4e jeudi de chaque mois (*Demander le programme* et les lettres d'invitation, 15, *rue Séguier*).

Conditions spéciales pour nos abonnés.

Monsieur *Albert de Rochas,* auteur de nombreux travaux sur les Sciences psychiques est aussi un historien remarquable.

L'Académie des Sciences Morales et Politiques vient d'attribuer une partie du *Prix Audiffred* à son savant ouvrage sur *Vauban.*

Monsieur *Han Ryner,* le délicat et subtil écrivain, notre collaborateur et ami, vient d'être élu *Prince des Conteurs.*

Nous leur adressons nos plus vives et sincères félicitations.

L'Imprimeur-Gérant : **P. CHACORNAC.**

Imp. P. CHACORNAC, 11, quai Saint-Michel, Paris